

Le théâtre comme acte de résistance Carrefour international de théâtre 2004

Élizabeth Plourde

Numéro 113 (4), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plourde, É. (2004). Le théâtre comme acte de résistance : Carrefour international de théâtre 2004. *Jeu*, (113), 167–177.



SCÈNE INTERNATIONALE

TE AMO (UN RELATO SOBRE LA AMISTAD EN LA TIERRA DE BALLENAS)

TEATRO SUNIL (SUISSE) ET PORAMOR PRODUCCIONES S.C. (MEXIQUE)

W-MUNKASCIRKUSZ

KRÉTAKÖR SZÍNHÁZ (HONGRIE), SOPHIENSAELE DE BERLIN, BERLINER FESTSPIELE GMBH, THEATER REMSCHEID, FORTERESSE DE NIBISTIR GMBH – KOMÁROM, LES SAMEDIS DE ZSAMBÉK, MC93 BOBIGNY

OR PRESS ESCAPE

GASTHUIS, WERKPLAATS & THEATER (PAYS-BAS) ET KUNSTLER MOUSONTURM (ALLEMAGNE)

DU SERMENT DE L'ÉCRIVAIN DU ROI ET DE DIDEROT TG STAN/DE KOE/DISCORDIA (BELGIQUE ET PAYS-BAS), THÉÂTRE GARONNE (TOULOUSE), FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS ET THÉÂTRE DE LA BASTILLE (PARIS)

GUERRE

THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS (FRANCE) ET THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (SUISSE)

REVIDENTS

JAUNAIŠ RĪGAS TEĀTRIS (LÉTONNIE)

SCÈNE NATIONALE

L'IMPÉRATRICE DU DÉGOÛT

THÉÂTRE NIVEAU PARKING (QUÉBEC) ET CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE (QUÉBEC)

CUL-DE-SAC

DA DA KAMERA (TORONTO) ET FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES (MONTREAL)

LE MOINE NOIR

THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS (OTTAWA), LE MANÈGE DE MONS/CENTRE DRAMATIQUE (BELGIQUE), FESTIVAL BORDERLINE (FRANCE) ET THÉÂTRE UBU (MONTREAL)

LA FÊTE DES MORTS

THÉÂTRE MOMENTUM (MONTREAL)

ABEL ET BELA

THÉÂTRE DE FORTUNE (MONTREAL)

NOUVELLE GARDE

CHEECH (LES HOMMES DE CHRYSLER SONT EN VILLE)
THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE (MONTREAL)

LES CERCUEILS DE ZINC

CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE QUÉBEC (QUÉBEC)

THÉÂTRE À RELAIS

LES LABOS DE LA JEUNE CRÉATION (QUÉBEC)

UNE ANNÉE SANS ÉTÉ

THÉÂTRE [MO] (QUÉBEC)

GESTION DE LA RESSOURCE HUMAINE

CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTREAL (MONTREAL)

SATIE, AGACERIE EN TÊTE DE BOIS

LES NUAGES EN PANTALON (QUÉBEC)

SCÈNE FAMILIALE – LES GROS BECS (Centre de diffusion de théâtre jeunesse)

LA COUTURIÈRE

THÉÂTRE BOUCHES DÉCOUSUES (MONTREAL)

L'EAU, LA

AGITEZ LE BESTIAIRE (FRANCE)

ÉLIZABETH PLOURDE

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

Le théâtre comme acte de résistance

La résistance.
Politique, artistique, humaine.
La survie.
La lutte.
Armée seulement de mots, d'images, de corps, inscrits dans un espace.
Contre l'oppression, l'exploitation, la corruption.
Contre l'injustice, l'intolérance, le conformisme, l'uniformisation.
Contre la brutalité, la haine, la misère, l'isolement, l'aliénation, la folie.
Contre le silence, l'oubli, le mensonge, l'indifférence, l'inertie,
le découragement, l'abdication.
Le théâtre comme acte de résistance.

Mot des directrices du Carrefour international de théâtre 2004

Propulsées par cette image d'un théâtre de toutes les séditions, Marie Gignac et Brigitte Haentjens, codirectrices artistiques du Carrefour international de théâtre, se sont fait un point d'honneur de traquer la métaphore guerrière jusqu'à son ultime retranchement en offrant, pour cette 7^e édition, une tribune d'envergure à une pléthore d'artistes dépositaires de paroles retentissantes. Si certains sont demeurés cantonnés dans une relative complaisance, plusieurs ont osé la subversion, tandis que d'autres n'ont pas hésité à se compromettre, entiers et sans fard, pour parvenir à ébranler un public somme toute peu habitué à de si grands troubles... Se baladant d'un extrême à l'autre, explorant des territoires intimes (*Te Amo, Or Press Escape, l'Impératrice du dégoût*) aussi bien que des champs de bataille dévastés (*Guerre, W-Munkáscirkusz, les Cercueils de zinc*), les spectateurs ont été invités à confronter, parfois à leur corps défendant, leur vision du monde avec celles, singulières, de créateurs de plus d'une dizaine de pays étrangers. Pour les uns comme pour les autres, l'expérience s'est avérée d'une grande valeur thérapeutique. Radioscopie d'un événement.

Un *Icaro* édulcoré

L'impulsion première des festivités fut donnée – bien timidement, il faut le dire – par le très fantaisiste *Te Amo* du Teatro Sunil. Huit ans après nous avoir éblouis et bouleversés avec son splendide *Icaro*, le comédien-auteur-metteur en scène suisse Daniele Finzi Pasca présentait sur la scène intimiste du Théâtre de la Bordée une fable



Te Amo de Daniele Finzi Pasca. Coproduction du Teatro Sunil (Suisse) et Poramor Producciones (Mexique), présentée au Carrefour international de théâtre 2004. Photo: Andrea Lopez.

clown à ses heures, Cassandra met en œuvre toutes les astuces à sa disposition afin de briser la frontière qui la sépare d'Afrodita : de pitreries en récits épiques en passant par un numéro d'envol vers les cintres, elle parvient à distraire la jeune malade de sa mélancolie pour mieux l'entraîner sur la route du souvenir d'enfance, balayant sur son passage la peur et les mauvais démons.

On l'aura compris, la création que propose Finzi Pasca n'a rien à envier au ludisme d'*Icaro* : les images poétiques, d'une efficacité qui n'a d'égale que leur simplicité, concourent à créer un espace de jeu hors du temps, aidées en cela par des éclairages habilement orchestrés. Au faîte du récit, la pluie de sable qui accompagne la fuite de Cassandra vers les étoiles constitue d'ailleurs l'un des moments forts du spectacle. Toutefois, c'est sur le plan de l'intelligibilité que l'ensemble connaît quelques ratés : porté avec peine par un français difficilement audible et des surtitres qui ne concordent que rarement avec l'action scénique – les dialogues étant, pour une large part, improvisés en espagnol –, le propos de *Te Amo* va en s'opacifiant à mesure que se complexifient les récits de Cassandra. Inapte à se raccrocher aux images scéniques trop foisonnantes et impressionnistes pour véritablement permettre de saisir l'essence des dialogues, le spectateur est livré à lui-même, convié à rabouter tant bien que mal les bribes décousues du récit.

Il n'en demeure pas moins que l'on émerge du spectacle marqué par l'intense relation de confiance et de tendresse qui unit les deux comédiennes, sœurs dans la vie et couple curieusement assorti à la scène : c'est que Ana Heredia, qui interprète le rôle d'Afrodita, est trisomique, ce qui n'est pas sans complexifier quelque peu la dynamique

célébrant les vertus de la tendresse, du respect d'autrui et de l'amitié indéfectible. Dans un registre similaire à celui que convoquait *Icaro* (la pièce donnait à voir la relation émouvante unissant un clown à l'imagination débridée et un grand malade, interprété par un spectateur choisi au hasard dans l'assistance), *Te Amo* raconte la relation de confiance qui unit deux jeunes femmes dont l'une, emmurée elle aussi dans une « maladie de l'âme », doit réapprendre à communiquer avec le monde. Revenue depuis peu d'un long voyage autour du monde, Cassandra, le personnage incarné par la comédienne Dolores Heredia, retrouve son amie Afrodita après qu'un ouragan eut dévasté l'univers de cette dernière, ne laissant derrière lui que du sable, un lit, les vestiges d'une baleine échouée et quelques étoiles. Ange de bonté et

scénique de *Te Amo*. D'une justesse désarmante, Ana, tout comme son personnage d'ailleurs, se laisse allégrement porter par l'énergie dévorante de sa sœur, réagissant avec humour aux propositions de son aînée, sensible aux humeurs de la salle, acceptant avec naturel la convention théâtrale où le vrai et le faux se confondent. Grâce à ses images fantaisistes, à ses chevauchées lyriques, et aussi bien sûr grâce à la portée du jeu des deux comédiennes, l'aventure onirique de Finzi Pasca chante les vertus curatives du rêve et invite à la contemplation. Or, s'il m'est possible de me prévaloir d'un certain point de comparaison, malgré la grande beauté du spectacle qu'il m'a été donné de voir, je dois cependant admettre que *Te Amo* est loin de posséder la force de frappe de *Icaro*, dont il semble être une version édulcorée et un peu passée. Sans pour autant atténuer la portée de *Te Amo* (la pièce s'inscrit en ligne directe avec les préoccupations du Carrefour), fort heureusement, les spectacles subséquents se sont avérés quelque peu plus... abrasifs !

Agitateurs venus de l'Est

Pendant qu'à Québec se poursuivaient les festivités, *Guerre*, *du Serment de l'écrivain du roi et de Diderot* et *W-Munkáscirkusz*, trois des spectacles les plus acclamés du Carrefour, émigraient à Montréal pour connaître un second essor au sein de l'événement Théâtres du Monde qui, simultanément, battait son plein dans la métropole¹. Témoinnant d'un penchant certain pour des propositions scéniques risquées et d'un dédain irrévérencieux pour le conventionnalisme, ces trois spectacles ont marqué du sceau de l'anarchie le volet « Scène internationale » du Carrefour – le plus intéressant à mon avis, et de beaucoup – avec une puissante éloquence. Anarchie au sein d'une famille ravagée par la barbarie des conflits armés dans *Guerre* de l'auteur et metteur en scène suédois Lars Norén. Anarchie formelle et mise à l'épreuve des théories énoncées par l'encyclopédiste Denis Diderot dans son *Paradoxe sur le comédien* pour la pièce burlesque *Du serment de l'écrivain du roi et de Diderot* d'un délirant trio de comédiens flamands. Anarchie pure, cruauté et violence engendrées par les inégalités d'un système social détraqué pour *W-Munkáscirkusz*, adaptation fracassante du *Woyzeck* de Georg Büchner par le jeune metteur en scène hongrois Árpád Schilling.

1. Voir le compte rendu de Michel Vaïs qui précède, « Théâtres du Monde 2004. Du meilleur au pire ».



À cette poignée d'agitateurs se joignait la silencieuse, mais non moins active Edit Kaldor, performeuse au prénom prédestiné dont l'intérêt pour les contacts virtuels s'actualisait dans le spectacle *Or Press Escape*. Témoins de la tentative de Kaldor d'échapper à la solitude, les spectateurs assistaient comme autant de voyeurs au dialogue électronique « intime » entre l'artiste et le reste du monde avec lequel elle tentait d'établir des contacts. La morale de tout cela ? Ça n'est pas parce qu'on communique davantage qu'on communique mieux... Sans équivoque, ce théâtre à haute teneur en risque, où la délinquance s'est faite génératrice d'inconfort de part et d'autre de la rampe, fut la source des moments collectifs d'extase théâtrale les plus intenses de ce Carrefour.

Scène nationale : l'éloge du chaos

Au chapitre des productions du très hétérogène volet dit « national », dans l'ensemble, peu de nouveautés. Outre *l'Impératrice du dégoût*, création du Théâtre Niveau Parking de Québec présentée en début de saison 2003-2004 au Périscope, les quatre spectacles inscrits à la programmation avaient déjà tenu l'affiche par le passé, qui en Belgique (l'intrigant *Moine noir* de Denis Marleau, d'après la nouvelle d'Anton Tchekhov, est de ceux-là²), qui à Montréal (c'est le cas de *Cul-de-sac*, le très hardi *one-man show* de Daniel MacIvor et Daniel Brooks de da da kamera, à l'Usine C³; du dépouillé *Abel et Bela* de Robert Pinget dans une mise en scène de Jean-Marie Papapietro à la Salle Fred-Barry⁴ et de *la Fête des morts*, célébration funèbre de Céline Bonnier et Nathalie Claude du Théâtre Momentum, dans un cimetière près de chez vous⁵). Et comme seuls quelques poignées d'élus ont eu la chance d'assister à ces productions, il serait abusif d'accuser les directrices artistiques du Carrefour de servir des plats réchauffés. Pour la plupart caractérisés, tant sur le plan de la forme que sur celui du propos, par une vitalité qui ne se dément pas, même à la reprise, ces spectacles parvenaient à faire cohabiter sans trop de mal leurs démarches artistiques respectives.

Enquête minée pour inspecteur schizophrénique

Amorcée en 1997 lors d'une résidence de quelques semaines au Centre d'écriture de théâtre de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, *l'Impératrice du dégoût* constitue la toute première œuvre dramatique de la comédienne maintes fois primée Lorraine Côté, de même que la dernière création en lice du Théâtre Niveau Parking. Qui a assassiné le Maire Lajoie, citoyen (presque) respectable et père adoptif d'une kyrielle de femmes toutes plus névrosées les unes que les autres ? C'est ce que tentent de découvrir l'inspecteur Marleau et son assistant Antoine, qui s'acharnent à interroger, sans

2. Pour un compte rendu du spectacle du Théâtre UBU, créé en mars 2004 au Manège de Mons en Belgique, voir l'article de Ludovic Fouquet, « Voyages en absence. Quatre propositions de Denis Marleau », dans *Jeu* 111, 2004.2, p. 154-160.

3. Alexandre Lazaridès a produit un court compte rendu de ce spectacle dans son article portant sur l'édition 2002 de *Théâtres du Monde*, « Naissance avant terme », dans *Jeu* 105, 2002.4, p. 57-58.

4. On peut lire à cet égard le compte rendu qu'en a fait Marie-Andrée Brault, « L'œuvre en chantier. Autour de Robert Pinget et d'Abel et Bela », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 120-124.

5. Pour une analyse plus détaillée du spectacle, je suggère la lecture des commentaires des membres de la rédaction de *Jeu* qui témoignent de leur participation à la *Fête des morts* de Momentum, « Regards *post-mortem* », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 15-20.

grand succès d'ailleurs, les sordides sœurs Lajoie. Celles-ci semblent assujetties aux volontés d'une mystérieuse Impératrice qui les force à dissimuler les motifs de leurs agissements.

« Enquête psychologico-policière, comico-tragico-folklorique », au dire même de son auteure, ce thriller inspiré des polars américains de série B sur fond de schizophrénie n'a malheureusement pas la densité, du moins sur le plan de la construction dramatique, ni l'originalité nécessaire pour passer à l'histoire. Misant

sur des éléments de surprise qui n'en sont plus passés les premières minutes de la représentation – l'issue du drame s'impose à nous d'emblée –, l'action s'étiole à mesure que déambulent sous nos yeux les différents personnages féminins, tous campés avec brio par Lorraine Côté. Bertrand Alain en inspecteur arrogant au comportement tout aussi déraisonné que celui des suspects et Hugues Frenette en assistant trop cartésien pour que l'on croie à sa position de subalterne font office, à ses côtés, de faire-valoir, et même leur justesse à incarner ces rôles n'y change rien. Certes, Côté parvient à nous faire croire sans trop de mal à ses figures féminines, toutefois, au-delà des personnalités multiples qui émergent des méandres torturés du cerveau malade de ce qui semble être la cadette des sœurs Lajoie, la situation dramatique demeure au ras du sol, et l'intrigue s'avère non pas stérile, mais très certainement ténue. D'un comique emprunté, les interrogatoires de Marleau, dialogues improbables, tombent trop souvent à plat, entraînant avec eux l'intelligibilité d'un propos où se bousculent en rafale tous les clichés du genre.

Heureusement, la pièce bénéficie des avantages combinés de l'ingéniosité du metteur en scène Michel Nadeau et de l'habileté de comédiens chevronnés dont l'interprétation atteint, dans le cas de Côté, une virtuosité remarquable. En s'attribuant la totalité des personnages féminins, la comédienne s'amuse à transiter de l'un à l'autre, jouant avec aisance des rouages dramatiques et conférant à l'atmosphère déjà malsaine de l'histoire une dimension résolument pathologique, atmosphère que les choix esthétiques de Nadeau concourent à consolider. Soutenue par les éclairages mystérieux de Denis Guérette, la scénographie imaginée par le metteur en scène permet une incursion dans un espace à huis clos, coupé du reste du monde parce que replié sur lui-même. L'espace d'un changement d'éclairage, la cohérence dérape, autorisant le dialogue entre les facettes ombragées de la personnalité de la jeune femme. Pour permettre au contact de se faire, Côté a élaboré une pantomime qui traduit le déchirement interne de la meurtrière. Faisant discuter entre eux mains, pieds et estomac, le corps de la comédienne est pris d'assaut par les voix intérieures des personnages. Or, outre l'Impératrice, dont la personnalité s'avère sans grande envergure, les différents personnages interprétés par Côté possèdent tous une tessiture de voix, une posture,



L'Impératrice du dégoût de Lorraine Côté, mise en scène par Michel Nadeau. Coproduction du Théâtre Niveau Parking et du Carrefour international de théâtre, présentée au Carrefour 2004. Photo : Louise Leblanc.

des attitudes et des intonations singulières, permettant de fait aux spectateurs de s'y retrouver aisément sans qu'il soit nécessaire, à la toute fin du spectacle, d'aplanir pour eux les aspérités d'un texte qui, à l'évidence, n'en présentait pas tant.

Les voix (voies) nouvelles du Jeune Théâtre

Marqué par un très inconstant, mais surtout très polyvalent retour au texte, le volet « Nouvelle garde » du Carrefour rassemblait principalement des œuvres de deux genres. D'une part, sous la plume d'un toujours très caustique François Létourneau, flanqué de son acolyte metteur en scène Frédéric Blanchette, les pièces *Cheech (Les hommes de Chrysler sont en ville)* et *Gestion de la ressource humaine* donnaient le ton à une dramaturgie acerbe au sein de laquelle une société cynique composée d'individus désœuvrés est dépeinte avec humour. Alors que celle-là traçait un portrait acidulé d'une peu reluisante agence d'escortes en s'appuyant sur une narration fragmentée, une rythmique d'enfer et une distribution remarquable d'homogénéité⁶,



Gestion de la ressource humaine de François Létourneau, mis en scène par Frédéric Blanchette. Production du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, présentée au Carrefour 2004. Photo: Robert Etcheverry.

celle-ci, destinée à la dernière cohorte de comédiens fraîchement émoulus du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, s'attaquait sans vergogne aux corruptions du marché du travail. D'autre part, *Une année sans été* du Théâtre [Mo], le très audacieux *Satie, agacerie en tête de bois* des Nuages en pantalons et *les Cercueils de zinc*, spectacle produit par les finissants du Conservatoire d'art dramatique de Québec pilotés par l'intrépide metteur en scène du Sous-Marin Jaune Antoine Laprise, pouvaient être regroupés sous l'égide d'un théâtre plus poétique, pour les deux premiers, et brutal de lucidité dans le cas du troisième. Quoi qu'il en soit, chaque production mettait de l'avant une recherche formelle qui appelait à elle de nouveaux langages scéniques en harmonie avec les pulsations d'une dramaturgie en mouvement.

6. À ce sujet, je renvoie le lecteur au compte rendu de Philip Wickham, « Vaudeville policier », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 27-29.

Course de fond pour marathoniens enflammés

Marginal de par sa facture, l'événement *Théâtre à relais* prend ses distances par rapport à la dramaturgie de la « Nouvelle garde ». Orchestré par le metteur en scène Frédéric Dubois et la comédienne Anne-Marie Olivier, ce marathon produit par les Laboratoires de la jeune création a fait le bonheur des spectateurs qui ont suivi avec enthousiasme chacune des étapes de son évolution. En trois jours, deux équipes rivales constituées d'un metteur en scène (Agnès Zacharie et Christian Lapointe), d'un auteur (Olivier Choinière et Pascal Lafond), d'un musicien (DJMore et Stéphane Caron), d'une scénographe (Jennifer Tremblay et Claudia Gendreau) et d'une distribution de cinq comédiens, étaient appelées à faire montre d'inventivité dans l'élaboration d'une courte pièce d'une vingtaine de minutes ultimement destinée à subir l'épreuve de la représentation publique et, bien sûr, du jugement critique ! Assujetties à une série de contraintes communes, les deux équipes étaient invitées, par le biais d'improvisations et à l'aide d'objets imposés aussi disparates qu'une bouteille d'alcool, de la mousse de tourbe, deux sacs de plastique, des bas de nylon et un pain blanc tranché, à explorer la thématique « inutilité, performance et démesure ». Expérience jouissive pour certains, délire casse-gueule pour d'autres, le *Théâtre à relais* s'est surtout fait connaître auprès des spectateurs du Carrefour par son illustration plus que probante des avantages que revêt le détournement de l'outil « improvisatoire » au profit de la jeune création.

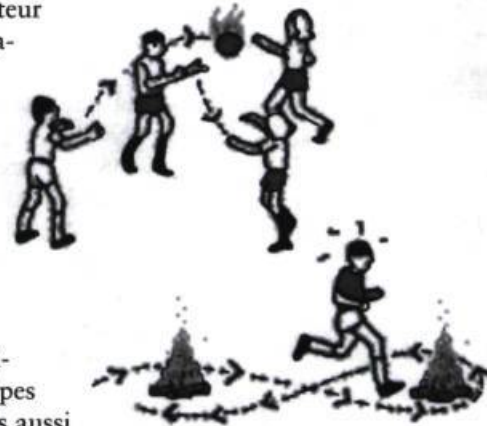


Illustration : Mathieu Doyon.

Gogol dépoussiéré

C'est à la troupe lettone d'Alvis Hermanis qu'est revenu l'honneur de clore le Carrefour sur une note des plus festives avec la pièce *Revidents*, version déchaînée et réjouissante du *Revizor* de Nikolaï Gogol. Réussissant le double mandat de dépoussiérer Gogol et de donner à son œuvre comique des accents de satire politique de la dictature brejnévienne, Hermanis s'est amusé, avec succès, à transposer l'action dramatique de la pièce, écrite en 1836, dans une cantine soviétique crasseuse des années 70. *Revidents* présente les déboires des membres d'une élite de province dont l'existence est chamboulée par la venue en leurs murs d'un redouté inspecteur du gouvernement. Cavalièrement roulés dans la farine par un imposteur qu'ils tentent tant bien que mal de corrompre à force de flatteries et de pots-de-vin, les habitants se rendent compte, trop tard, de leur méprise. Corrosive, la critique lucide de Hermanis laisse entrevoir une portée universelle au propos qu'il convoque : lorsqu'il dénonce sans ménagement la bêtise des individus veules et des petits dirigeants sans envergure qui composent la société dépeinte dans *Revidents*, ce sont surtout les abus des classes dirigeantes qu'il cloue au pilori. Inconscients de tout ce qu'ils présentent de comique, les personnages de *Revidents* s'ingénient à camoufler leur bêtise – ce qui a bien entendu pour effet d'en accentuer l'ampleur –, et si nous réagissons avec tant de vigueur à la lecture humoristique de Hermanis, c'est certainement que nous nous reconnaissons malgré tout un peu dans le portrait dont il esquisse les contours, aussi cruel soit-il...

Or, si l'esthétique outrageusement stylisée de *Revidents* peut sembler lourde de prime abord, on s'habitue assez rapidement aux choix scénographiques qui nous sont

donnés à voir. L'action prend place dans une salle de réfectoire glauque éclairée aux néons ; caisses de lait, seaux de plastique et électroménagers cabossés s'amoncellent un peu partout dans l'espace, un système d'aération crasseux pend de guingois du plafond et, comble de malpropreté, d'énormes volailles caquettent et picorent à même le plancher de la cantine. Lors de la seconde partie du spectacle, l'espace est habilement transformé en une toilette publique plus répugnante encore, si cela s'avère possible, où se succèdent aux urinoirs les provinciaux bêtes venus se faire plumer par l'escroc de la ville, adolescent boutonneux et attardé aux allures de beatnik. L'image de la basse-cour caquetante est renforcée par les comportements empreints de nervosité des uns et des autres, prêts à tous les tripotages et autres délations pour éviter de passer à la casserole.

Invités à se déplacer dans des pièces encombrées, les comédiens confèrent à leurs personnages une aisance peu commune : vaquant à leurs occupations quotidiennes, ceux-ci, usant de tous les accessoires à leur portée (portes de réfrigérateurs, ustensiles de métal, casseroles, bouteilles de verre, torchons mouillés) comme autant d'instruments de percussion, en arrivent à discipliner leur cacophonie de manière à produire un tintamarre rythmé doublé d'un ballet des plus toniques. Des intermèdes chorégraphiés à une direction d'acteurs des plus débridées, en passant par le traitement scénographique caricatural – le tableau qu'offre cette société composée essentiellement de personnages obèses et pansus vaut à lui seul le coup d'œil, tout comme les maquillages outranciers et les poitrines démesurées des dames... –, tout dans cette mise en scène inventive et énergique confirme la suprématie des Lettons.

Revidents (Le Revizor)

de Gogol, mis en scène par
Alvis Hermanis. Production
du Jaunais Rigas Teātris
(Lettonie), présentée au
Carrefour 2004. Photo :
Gints Malderis.



Fragments de lumière

En marge du Carrefour, plusieurs événements de natures diverses sont venus enrichir de leurs réflexions et préoccupations transversales la programmation régulière du festival. Du côté du Studio d'essai du complexe Méduse, Caroline Ross, accompagnée de ses acolytes des Productions Recto-Verso, présentait sa toute dernière installation scénographique intitulée *Fragments*. Élaborée librement sur la base du texte dramatique *Cette fois* de Samuel Beckett, interprété par le comédien Gabriel Gascon, *Fragments* est une installation lumineuse composite constituée d'un dispositif sophistiqué de miroirs et de réflecteurs pivotants sur lesquels sont projetées en continu des



images vidéo du comédien. Produisant des fragments d'images en mouvement, réfléchies et dispersées dans un lieu fermé conçu pour elle, l'installation de Ross témoigne du désir renouvelé de l'artiste de conférer au matériau-lumière une fonction de sculpteur d'espace scénique. Couplé à un système complexe de spatialisation sonore, le dispositif permet aux spectateurs qui se déplacent dans le studio de capter une fraction des images projetées et du texte qui s'échappe de haut-parleurs disséminés à des endroits stratégiques de la pièce. Invités à y déambuler afin d'explorer les diverses configurations spatiales qui s'offrent à eux, les spectateurs contribuent à la construction de leur propre mosaïque audiovisuelle, faisant l'expérience d'un « univers décomposé, mouvant et plurivoque ». Dans la continuité des désirs de Beckett, qui rêvait d'exclure physiquement de la scène le comédien lors de la présentation de son œuvre, Ross en a poussé l'accomplissement un cran plus loin en filmant Gascon pendant son sommeil, gommant toute matérialité réelle du comédien sur scène, remettant ainsi en question la nature même de l'acte théâtral dans la mesure où la présence de l'acteur n'est désormais plus requise au sein de la représentation.

Figures du monologue théâtral ou Seul en scène

Ménageant des espaces d'intérêt pour chacun, les organisateurs du Carrefour se sont aussi affairés à tisser des liens avec le milieu universitaire en œuvrant à titre de partenaires dans la mise sur pied d'un colloque international, organisé par le programme d'études théâtrales de l'Université Laval conjointement avec la revue *Théâtres en perspectives*, intitulé « Figures du monologue théâtral ou Seul en scène ». Pendant trois jours, théoriciens, praticiens et spectateurs venus d'Europe et d'Amérique du Nord étaient appelés à se concerter, réfléchissant et débattant des enjeux actuels en lien avec le phénomène du monologue théâtral suivant une approche à la fois transhistorique et interdisciplinaire. La rencontre s'articulait autour de trois grands axes de réflexion : le premier volet s'arrêtait à l'étude des œuvres d'écrivains dramatiques et scéniques ayant marqué, par le biais d'une approche toute personnelle de la forme monologique, la scène contemporaine. Le second volet privilégiait une analyse de différentes manifestations du monologue, dont l'autobiographie théâtralisée et le monologue au féminin, en plus de faire état des liens entre les nouvelles technologies et les pratiques monologiques. Enfin, à travers une évolution sociohistorique de la forme, le troisième et dernier volet s'intéressait davantage aux enjeux suscités par le monologue au sein de la dramaturgie québécoise.

Fragments des Productions Recto-Verso, présenté au Studio d'essai du complexe Méduse, en marge du Carrefour 2004.
Photo : Productions Recto-Verso.

En définitive, la cuvée 2004 du Carrefour s'est avérée d'une mécanique sans faille, sympathique à souhait et fertile en découvertes de toutes sortes. Confortablement établie dans la succession de Bernard Gilbert, Dominique Violette semble avoir récupéré d'une main de fer les responsabilités de direction générale ; Marie Gignac et Brigitte Haentjens ont, quant à elles, de toute évidence relégué dans leurs souvenirs les défections et coupures budgétaires qui avaient obscurci, on s'en souvient, l'édition 2000. Le flair de ces dames ne semble manifester aucun signe de fatigue. Tout semble aller pour le mieux – du moins on l'espère vivement – dans le meilleur des mondes. Si le présent Carrefour m'est apparu plus sobre que son prédécesseur et certainement moins percutant – il faut dire que l'année 2002 fut un grand millésime –, il n'en demeure pas moins qu'au terme de ce bilan je crois pouvoir affirmer sans me tromper que ce 7^e Carrefour s'est distingué par la remarquable diversité de sa programmation de même que par son excellente tenue. Longue vie et bon vent ! **J**